

## Rectitude sociale et psychanalyse : aléa ou alibi à la fonction de penser

par Robert Letendre\* et Denise Marchand\*\*

*Nous sommes tous de lopins et d'une contexture si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment, fait son jeu. Et se trouve autant de différence de nous à nous mesmes, que de nous à autrui.*

(Michel de Montaigne, Essais, Deuxième livre, 1)

**I**l faut d'entrée de jeu saluer cette invitation à commenter le phénomène de la rectitude qui met essentiellement en cause le rapport d'intersubjectivité tel qu'il s'exprime dans l'espace social actuel. À une époque où les modes d'échange et les lieux de circulation de la pensée n'ont jamais été si nombreux et accessibles, devrait-on s'inquiéter du potentiel normalisateur de ces codes sur la conduite et la fonction de penser ?

À considérer le flux ou même la tonalité affective — souvent convenu et édulcoré, signant la banalisation de la réalité en cause — et surtout la mouvance du « discours courant », comme le qualifiait ironiquement Lacan, il nous semble que c'est moins l'autonomie que l'authenticité de l'expérience de chacun qui est mise en cause, et au-delà, l'instance du jugement qui est malmenée, quand elle n'est pas franchement entravée.

---

\* Psychanalyste, professeur honoraire et professeur associé, Département de psychologie, Université du Québec à Montréal.

\*\* Éditrice à la revue *PRISME*, CHU Sainte-Justine, Montréal.

Si la rectitude est reconnaissable dans les consensus relevés chez une majorité de moins en moins silencieuse — selon la lecture que ne cessent d'en faire les sondages... — il faut convenir que le phénomène que nous élargissons ici au champ social est de toutes les époques, autant qu'il répond chez l'humain à ce besoin fondamental d'inclusion dans le groupe, celui de s'affilier, voire de se fondre dans l'autre qui pourra se poser comme porte-parole ou garant de la position du groupe. C'est ainsi que la fonction de ce qu'il est convenu d'appeler le « politiquement correct » dans l'économie psychique est multiforme, et ses répercussions d'intensités variables selon la vulnérabilité des individus, témoignant en ceci du rôle décisif de l'organisation du moi et de sa perméabilité à l'« esprit du temps ». À une époque où les images et les formules chocs ont tendance à supplanter la parole et l'échange dialogué dans l'espace public, la vision de la rectitude comme un phénomène anodin et sans grande conséquence — assimilé par certains à celui de la « mode » — nous apparaît une erreur. C'est se méprendre sur l'impact de cette dictée exercée du dehors, son empiètement sur les conduites, et plus profondément, sur la pensée du sujet qui, plutôt que d'être cohérent avec lui-même, se coule dans le consensus, éprouvant l'effet de cohésion induit par exemple en empruntant tel « look », telle attitude dite « cool », telle conduite dite « gagnante », voire tel principe de vie vanté — « *Il faut juste avoir du plaisir !...* » — ou prescrit. Pour l'individu qui endosse par projection ou identification projective le prêt-à-penser du moment, la prescription est suivie d'autant plus qu'elle lui promet de renforcer ses liens, son statut, quand ce n'est pas sa qualité de vie. C'est ainsi qu'on assiste à l'intériorisation d'une norme souvent non nommée ni apparentée, qui fait effraction dans la pensée, sans violence apparente et souvent à l'insu même du sujet, à qui elle épargne l'examen critique au profit d'un rite reconduit automatiquement. Par ailleurs, chez des individus narcissiquement blessés et en mal de « confirmation » à tout prix, l'adhésion à un

code soutenue inconsciemment par des mécanismes tels que le clivage, la négation ou le déni, en entamant leur perception de soi, pourra impliquer un réaménagement tel que le glissement vers un faux self, avec les lourdes répercussions qui s'ensuivent sur les relations objectales et la vision du monde entretenue par ces individus. Largement inventoriées par la psychanalyse, ces défenses visant chez un sujet omnipotent à nier ou oblitérer tel manque, à méconnaître tel conflit, annuler ou abolir les limites entre soi et l'autre (Cahn, 2002) sont autant de tentatives pour faire face à la réalité de situations vécues comme une menace à son intégrité.

Il peut être instructif ici de considérer la dynamique à l'œuvre dans un groupe soumis à l'observance de règles ou d'un code de conduite strict. Plus l'adhésion est enthousiaste devant la nouveauté, révélant l'absence de distance critique, plus elle risque de reposer sur un clivage ou à tout le moins une mise au silence de l'expérience du sujet. Avec la passivation et le renvoi à une instance, sorte de maître à penser ou de « gourou » institué, c'est l'influence qui s'étend et avec elle, la conformité exigée par le groupe ou son représentant, rapport qui peut être fréquemment complexifié par un jeu de séduction ou de marchandage de privilèges ou de statut convoités dans le groupe. C'est ainsi que graduellement s'effrite et s'amenuise l'espace de libre arbitre, tout mouvement devenant sujet à question et rapporté à l'autorité du groupe. Tout en même temps que cette emprise sera ressentie comme enivrante, envoûtante à certains égards, l'horizon de la pensée peut à certains moments être traversé par des doutes, des envies, des craintes — de ne pas suivre la bonne voie, de déplaire, de penser autrement, d'être rejeté, abandonné... —, plus ou moins étouffés et réenfouis dans la voix du collectif. Jean-Yves Roy a bien montré dans son livre *Le syndrome du berger* comment ce rapport de dépendance se traduisait sur le plan psychique par une soumission du surmoi individuel à la figure d'autorité ou au meneur identifié.

L'adepte n'a pas le droit de s'animer, d'évoluer, ou d'aller vers la culture, de vivre. Trop de vie ou de liberté inquiéterait le berger qui, dans sa possession extrême, ne peut pas tolérer que l'adepte lui échappe. (p. 211)

S'agissant d'un meneur sadique ou abusif, cette mise en tutelle mène à un réel enfermement, tel qu'on en a des exemples dans le vécu des gangs ou les pratiques d'initiés ou de sectes où, comme le relève Roy, le sujet « *désapprend la culture pour s'enfermer dans l'interprétation réductrice du réel que lui propose le groupe dogmatique* », l'état de privation culturelle s'ajoutant à l'insulte au plan identitaire.

Dans ses formes moins violentes mais pas moins stériles ou renfermantes, la conformité au groupe ou le sentiment d'appartenance à un milieu sera entretenu au prix de diverses formes d'abstention ou même du non-exercice de la pensée critique. Par exemple, les stratégies d'alliances ou de repli calculé seront teintées d'opportunisme, de désabusement, voire de cynisme, alors que chez d'autres, l'adhésion déguisera mal une dépendance à l'opinion d'autrui et l'inauthenticité d'un vécu par procuration. Toutes ces manifestations témoignent de l'immaturité ou de la fragilité identitaire, mais peut-être surtout de mécanismes à l'œuvre dans le fonctionnement même du milieu : intolérance ou esquive devant toute confrontation ou débat d'idées, réprobation ou condamnation de toute manifestation jugée agressive, réification de la « ligne de parti » avec instrumentalisation des adhérents, surveillance autoritaire s'exprimant sous forme de directives, sinon de blâmes devant tout écart, de sanctions ou de mises au ban.

Aucun milieu, aucun discours n'est à l'abri de la rectitude, et le milieu scientifique avec les orientations qu'il soutient face à une politique du savoir n'est pas moins mis à l'épreuve. Le processus d'attribution de fonds à la recherche et les critères fondant la sélection des projets retenus peuvent être à cet égard révélateurs de l'idéologie sous-tendant les visées de la

recherche dans un milieu. C'est ainsi que dans cet exercice, des domaines ou des sujets dits « de l'heure » seront mis de l'avant, tandis que d'autres seront écartés, jugés incompatibles avec le cadre des priorités actuelles. Avec le renvoi de secteurs, de méthodes ou de savoirs tenus pour minoritaires ou marginaux, on risque d'arriver, en plus d'une instrumentalisation des ressources, à une définition du territoire exploré, de l'explorable, correspondant à une désappropriation, un appauvrissement à plus ou moins long terme de la culture, du champ collectif de la recherche.

### **Nouveaux visages de la rectitude**

Hier comme aujourd'hui, le réflexe de la majorité devant les failles du système et la protection de droits acquis est de se tourner vers les « autorités » pour exiger un réaménagement, reconduire les frontières du consensus acceptable. Si, pour plusieurs, la permanence des valeurs telles qu'elles étaient partagées à une certaine époque représente un idéal perdu, c'est oublier à quel prix, payé du silence, de la résignation, quoique aussi de flambées héroïques de contestation, a pu régner la trinité « *religion, autorité, tradition* », comme l'appelle Taminioux (1994). L'espace du discours, le besoin de repères, on se rappelle, était alors comblé par des représentants parés des attributs de l'autorité dont celui de s'adresser en public, du haut des chaires ou de tribunes d'assemblées où étaient martelés et reconduits « catéchismes » et lignes de partis qui laissaient peu de place à la répartie.

Pour avoir changé de visages et de tons, les codes et discours ne sont pas moins influents lorsqu'ils empruntent par exemple le ton jovialiste ou bon enfant des humoristes (ton qui n'est pas sans comporter des accents moralisateurs...), ceux plus grinçants de la dérision ou d'un cynisme désabusé, ou encore le type de formules alarmistes inspirées par un pessimisme ambiant. L'effet de sommation qu'ils exercent n'est pas moins efficace, sauf que du fait de leur multiplication

dans l'espace public, leurs empreintes sont confondues, plus vite effacées, et leur emprise affaiblie. Avec la profusion des sources d'influence, c'est de fait leur caractère de vérité qui se trouve relativisé, et par suite le poids d'interdit rattaché aux diktats d'autrefois qui est le plus souvent annulé ou tout simplement levé.

Une parenthèse s'impose pour nommer ici, peut-être moins aperçue ou convenue, une face moins sombre de la rectitude face au discours dominant qui tiendrait pour nous dans l'apaisement qu'elle peut procurer, en ce sens où elle ouvre une voie, une issue, même transitoire, pour se libérer d'une emprise, d'un enfermement ou de la marginalisation imposée par exemple dans le cas d'un jeune soumis à l'influence d'un milieu toxique ou qui a grandi auprès de figures adultes prônant un mode de vie, des valeurs antisociales... Dans leur quête d'affiliation et de modèles identificatoires, le type de discours inclusif peut ouvrir à ces jeunes un espace en même temps qu'un environnement où ils trouveront des repères structurants suggérant une autre manière de vivre et de penser.

Dans cette démarche vers l'autonomie où le jeune peut être tiraillé entre son besoin d'un rempart ou de protection, et celui de s'affranchir de toute autorité, la fragilité du moi et par suite les risques de soumission à un nouvel endoctrinement sont bien réels. Il ne faut pas se leurrer sur la difficulté pour de tels jeunes de composer avec le présent et de se projeter dans l'avenir s'ils ne disposent pas de figures qui les soutiennent et les accompagnent dans le cheminement nécessaire pour exorciser leur vécu traumatique et se libérer de représentations intériorisées de leur passé. Sur cette voie vers l'autodétermination au fil de l'apprentissage d'une nouvelle vie, le ressort de la conformité ne pose certainement pas les mêmes risques chez ces jeunes pour qui il restera indissociablement lié au mouvement de leur survie.

Dans une société qui proclame son respect de la diversité et se veut « rassembleuse » de toutes les différences – quitte à s'accorder sur certains accommodements... –, on ne saisit pas toujours le prix payé par des individus appartenant à une minorité (qu'il s'agisse de nouveaux arrivants ou de la deuxième génération d'immigrants) qui s'efforcent de s'intégrer et d'apporter une contribution à la société d'accueil. C'est ainsi qu'en occupant des postes ou en fréquentant des milieux d'influence, ils côtoieront une majorité avec laquelle ils ne partagent ni toutes les valeurs ni nécessairement le système de croyances.

S'il est vrai que les milieux sont de plus en plus exposés au métissage, la conformité peut utiliser des stratégies inédites, parfois insaisissables, chez de nouveaux arrivants qui par exemple pratiqueront une neutralité ou une discrétion parfois jugée suspecte en cours de discussion ou dans la prise de position face à un front commun. L'expression d'une opinion sera repoussée aussi longtemps que possible pour s'exposer souvent dans un silence poli. Pour la plupart des immigrants nouvellement arrivés, l'intégration et ce qu'elle comporte de conformité ne peut se faire aux dépens d'un héritage et d'un sentiment d'identité culturelle. Dans des recherches s'intéressant à l'évolution de familles asiatiques réfugiées aux États-Unis, les auteurs ont reconnu que les jeunes qui évoluaient le mieux étaient ceux qui entretenaient des relations interpersonnelles « lisses », c'est-à-dire non conflictuelles, qui tendaient à accepter les choses comme elles étaient, et étaient adeptes du bouddhisme – qui favorise une attitude de détachement face aux désirs et aspirations individuelles (Sack *et al.*, 1986).

Mais plus important encore, on reconnaît que l'équilibre dans ces familles est préservé au prix d'un clivage entretenu entre les univers public et privé, où les étrangers, fussent-ils très respectés, sont rarement admis comme témoins ou confidentes de ce qui se joue dans la famille. La position idéale sur le plan

de la résilience semble être celle du biculturalisme, soit la capacité à négocier avec les deux cultures de références en intégrant les valeurs de ces deux mondes tout en conservant un solide sentiment d'appartenance à la culture d'origine. Du point de vue des jeunes, on reconnaît que les plus à risque seraient ceux issus de minorités culturelles, vivant dans un environnement majoritaire où la structure d'autorité parentale est permissive. Ceci est fréquemment le cas dans les familles dont les parents ont fait l'objet de critiques concernant leurs modes éducatifs de la part d'intervenants sociaux ou médicaux : la structure familiale est d'autant plus fragilisée que ces parents peuvent alors démissionner, ou au contraire rigidifier leurs positions et renforcer le clivage avec la société hôte. Le fait de relégitimer les parents apparaît comme le meilleur garant contre des dérives tant du côté des parents que des enfants, avec les désorganisations qui peuvent s'ensuivre (De Plaen, 2004).

L'emprise du collectif sur la capacité de mentalisation qui risque d'être mise en veilleuse ou assujettie, et cela même si le sujet le dénie ou s'en défend, explique l'inquiétude des psychanalystes devant le fonctionnement de groupe. Le risque d'effacement de l'individualité ou de refuge dans l'indifférenciation est perceptible dans la conformité excessive, qui signe la rigidité de la pensée ou encore la tendance à la simplification ou à un pragmatisme voisin de la pensée opératoire, surtout chez des sujets pour qui le code dominant fait figure d'enclos ou de rempart contre l'opinion changeante d'une société éclatée, et d'autant plus que le message est porté par une figure au-delà de tout soupçon... Avec sa visée mobilisatrice et rassembleuse, la rectitude est un ressort éminemment utile et puissant dans une société en mal d'idéaux. Si les idéaux du groupe permettent une gratification directe des désirs instinctuels, avec la « mentalité de masse » et la fusion dans le groupe, on risque d'assister au silence du surmoi individuel. Par contre, dans le vécu de certaines minorités culturelles, où intervient une attitude faite

de discrétion comme élément du surmoi culturel, c'est particulièrement cette position distanciée qui semble contribuer au maintien du moi idéal.

Disons ici que c'est en offrant des dispositifs de parole et des lieux d'échange mais sans endoctrinement, lieux où l'on côtoie la différence sans pour autant tomber dans le relativisme, qu'on pourrait prévenir la formation de groupes et de pratiques souvent délétères qui s'appuient sur le secret et le besoin d'affiliation pour se déployer en toute impunité.

### **Rectitude et devoir de normalité**

Un des alibis les plus fréquemment invoqués, plus ou moins ouvertement, par ceux qui endossent le discours ou simplement le ton de la rectitude sociale, concerne ce désir, cette aspiration à la normalité dont les frontières varient selon les époques, puisque avec la conquête du cosmos, est en train de s'accomplir avec les avancées de technologies nouvelles la capacité de reproduire à l'identique les cellules du vivant.

Pourtant la normalité, telle que la conçoivent des psychanalystes comme Jean Bergeret ou Donald W. Winnicott, s'accorde mal avec le fantasme d'invulnérabilité induit, surenchéri par les promesses de remédier à tous les maux, et par suite le cadre hypernormatif qui devrait régler nos sociétés... Aux côtés de discours où perce un nouveau (et réel ?) souci écologique devant le « saccage » de la nature, on n'a pas pour autant abandonné ce rêve d'une vie meilleure, continuellement réinventée par des visionnaires tels qu'Huxley (*Le meilleur des mondes*), utopie s'appuyant le plus souvent sur une « drogue miracle » mettant la « machine » humaine à l'abri de la souffrance et de l'usure des pulsions.

Dans le domaine de la santé et des conduites sociales, les références à des normes, mesures de contrôle, guides et protocoles, avec statistiques à l'appui, sont médiatisées largement avec le souci de fournir des indicateurs décisifs du bien

vivre, du bien fonctionner, voire du bien penser, mis sans cesse en application, en sorte de vérification d'un statut ultime de l'hypernormalité... On voit que très tôt déjà en maternelle, les enfants sont soumis à des séances d'information dans le but fort légitime d'assurer leur sécurité et où, par exemple, on exposera des modes de discrimination (À quels signes reconnaît-on une personne dont il faut se méfier ? Que dire et que faire face à une personne étrangère qui vous interpelle sur le trottoir ?) dont la logique même est nébuleuse, sinon insaisissable parce qu'encore inaccessible pour bien des jeunes enfants. Il n'est pas non plus sans risque de faire pratiquer des techniques de résolution de conflits par de jeunes enfants chez qui les assises de la conscience morale sont encore mal assurées, sachant le rôle que jouent cette instance et la capacité d'empathie sur l'attribution de torts et le respect dû à autrui.

Entre un libéralisme tous azimuts et une normativité qui se veut gardienne des ressources et garante du progrès, il y aurait sans doute à apprendre de la position tenue par cette écologiste indienne, Vandana Shiva, lorsqu'elle s'est opposée à la mise en brevets de semences et aux OGM et ce qu'ils commandaient d'un nouveau mode de culture du riz et de l'exploitation des sols. En s'appuyant sur le principe de biodiversité, ou plus simplement sur la préservation d'espèces éprouvées (variété des semences, de leur arôme unique, voire de leur mode de cuisson particulier...), elle a amené des populations entières autour d'elle à résister à des discours promettant la « perfection » et le « rendement » supérieur de semences génétiquement modifiées, en plaidant pour le respect de la vie organique, « *La vie, dit Shiva, n'est pas une invention !* », qui s'inscrit dans un ordre cosmique fondamental.

Il faut voir que l'hypernormativité porte avec elle ce risque de monoculture de l'esprit... dont les conséquences sont lisibles dans l'uniformisation des conduites et des relations humaines. De même, lorsque se trouve court-circuité le registre

sensoriel, évacuée la vie fantasmatique et cadenassé le rêve, c'est le territoire même de la pensée et l'expérience qui risquent d'être asséchés, anémiés.

Plus que jamais à notre époque, l'attitude du chercheur, souvent aussi celle du clinicien trop exclusivement attaché à la lecture du manifeste et la rémission du symptôme, ne font rien pour contrer cette obsession de la normalité, en minimisant les pièges associés aux exigences de performance et au désir de « perfection ». L'attraction pour les faits reconnaissable dans la tendance à débusquer et vouloir corriger le moindre dysfonctionnement, à anticiper tous les risques et prédire les conséquences, occupe tout et trop l'espace de la pensée, qui se veut attentive à cerner la situation mais souvent au détriment de l'écoute (avec la patience requise...) de ressorts plus subtils tenant à l'expérience et à l'histoire du sujet.

La seule tâche qui semble encore conserver un peu de sérieux est la prise en charge de la « gestion intégrale » de la vie biologique, c'est-à-dire l'animalité même de l'homme. Génome, économie globale, idéologie humanitaire sont les trois faces solidaires de ce processus où l'humanité semble assumer sa physiologie même comme ultime mandat. (Agamben, 2002, p. 117)

Comme le dit Winnicott (1967) dans un texte plus que jamais d'actualité, la fuite dans la santé n'est pas la santé qui, elle, tolère la maladie, et même gagne à être en contact avec la maladie. Il rappelle, à propos de la dépression,

qu'elle est le prix dont nous payons l'intégration personnelle, alors que la santé implique la capacité d'être déprimé – l'état déprimé étant proche de la capacité de se sentir responsable, de se sentir coupable, mais aussi proche de la capacité d'éprouver du chagrin ou une joie profonde quand les choses vont bien.

En considérant le lien entre la santé émotionnelle et le sentiment de réalité ressenti par l'individu, Winnicott en viendra à conclure que :

la perte et le malheur (et la maladie) peuvent être plus terribles pour des gens sains que pour ceux qui sont psychologiquement immatures ou déformés. Il faut laisser à la santé le droit de comporter ses propres risques.

Mais, pourra-t-on se demander, qu'est-ce que la pensée vivante ? C'est celle qui se forge chez le sujet attentif au croisement de l'imaginaire et de l'expérience, et où la capacité d'évocation nourrie par la poussée d'un mouvement pulsionnel est mise en tension avec l'épreuve de réalité. Essentielles au sentiment de continuité et de cohérence de ses liens, la capacité de circuler entre le présent et le passé, celle de se projeter dans le futur signent une réelle autonomie et la vitalité des affects chez l'individu.

On sait que ce sont des impressions du dehors, du monde extérieur, qui viennent tantôt frapper et faire écho, mieux, qui trouvent accès sur la scène privée, le monde intérieur du sujet. On pense ici au prolongement de certaines images, de ressentis d'un film par exemple ou aux répercussions d'un événement dont on a été témoin, qui viendront croiser, ranimer des traces, des impressions inscrites en soi, amenant à s'arrêter, voire même remettre à jour le sens d'expériences ou de conflits enfouis, ouvrant la possibilité d'un réaménagement, d'une intégration nouvelle de son expérience. Ce n'est évidemment pas tout d'être interpellé, rejoint au contact d'un événement, encore faut-il saisir ce temps-espace potentiellement fertile et, par un travail qui exigera souvent d'être accompagné, élaborer le sens et transformer ainsi son expérience. C'est ici que prend toute sa valeur la notion de temps intermédiaire, « temps transitionnel », comme l'appelle Winnicott, celui des détours et du jeu de la pensée, qui va de la prétendue évidence à la trouvaille du vrai, du lieu commun à l'espace partagé.

Considérant ce temps essentiel à la mentalisation (où s'exerce l'activité réflexive plutôt que la pensée reconduite de façon mimétique), temps nécessaire à s'accorder pour se rapporter

aux sources de son expérience, nous n'insisterons jamais assez sur le caractère unique de cette rencontre avec soi dans le contexte de la psychothérapie ou de l'analyse — qui ouvre à l'expérience de « moment présent », selon l'expression de Daniel Stern (2003). Il s'agit de « moments d'urgence » qui menacent en quelque sorte le statu quo de la relation telle qu'elle a été mutuellement acceptée jusque-là entre le patient et le thérapeute, de laquelle peut surgir un « savoir », sorte de « moment de vérité », dont on saisit le rôle décisif dans le changement en cours dans la rencontre psychothérapeutique. Ces moments de prise de conscience vécus à l'intérieur d'une « matrice intersubjective » au sein de laquelle ils sont co-crésés et partagés correspondent à un réel « élargissement du champ intersubjectif », qui est l'un des objectifs majeurs de l'expérience analytique dont la contribution nous semble insuffisamment aperçue encore aujourd'hui.

S'il ne s'agit pas de s'opposer au développement des sciences (de l'appareil physique mais aussi du psychisme humain) ou de renier les expressions du désir de bien-être et de maîtrise qui participent à notre destinée, il nous appartient de réaliser comment celles-ci se répercutent dans nos discours et sur nos exigences par rapport à l'avenir et au projet d'humanité. S'il n'est pas question non plus de renouer avec une conception masochiste de la souffrance — héritée entre autres de la tradition judéo-chrétienne —, on ne peut manquer d'apercevoir par tant d'exemples son rôle dans la résurgence même du désir de vivre et ce qu'elle peut révéler, ranimer d'un potentiel de transformation de soi.

Plus précisément, comme le dit la psychanalyste Maud Mannoni (1979), « *c'est de l'expression d'un mal de vivre dont la psychanalyse se sert pour engager le sujet à se situer à travers une exigence de vérité par rapport à lui et à ce qu'il veut* ». Être de besoin et de désir, l'homme est sans cesse confronté à sa finitude, et avec elle au manque et à la souffrance. Si le désir est appel à la communication et tension prometteuse avec

l'autre, c'est dans l'entretien de cette tension et la modulation des échanges que résident peut-être les pires malentendus. Face à sa propre étrangeté et son incompréhension de l'autre, face à l'oubli parfois flagrant de la plus élémentaire solidarité, « l'humain, y compris l'intellectuel – selon Paulo Freire, ce penseur et pédagogue de l'alphabétisation des masses – est un analphabète, qui ne parvient pas à lire la réalité », et qui souffre, pourrions-nous ajouter, de son incapacité à accéder à un dire de vérité, déposée par la souffrance (mais pas seulement...), sachant que toute expérience laisse des traces qui en constituent en quelque sorte la signature dans le parcours du sujet.

Habiter sa vie, c'est finalement apprendre à reconnaître sa place, son inscription dans son histoire ; mais plus largement, habiter la vie oblige à assumer, endosser la responsabilité qui pour chacun veut dire de renoncer à la répétition du même et, sans alibi, s'engager dans ce travail d'aller à la recherche de soi, là où se trouve autant de différence de nous à nous *mesmes*, que de nous à *autrui*... Maria Callas, cette cantatrice à la fois adulée et critiquée, si sensible à la fragilité de son instrument, résumait par cette formule le combat sans répit qu'est l'accomplissement singulier : « *Je porte une vie* »...

### Références

Agamben, G., *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*. Paris, Payot et Rivages, 2002.

Cahn, R., *La fin du divan*. Paris, Odile Jacob, 2002.

De Plaen, S., « Appartenance culturelle et résilience », *PRISME*, 2004; 44, p. 216-229.

Freire, P., *Education for Critical Consciousness*. New York, Seabury Press, 1973.

Mannoni, M., *La théorie comme fiction*. Paris, Seuil, 1979.

Roy, J.Y., *Le syndrome du berger. Essai sur les dogmatismes contemporains*. Montréal : Boréal, 1998.

Sack et al., « Psychiatric Effects of massive trauma on Cambodian Children. The family, the home and the school », *Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, 1986; 25(3), p. 337-383.

Shiva, V., *Culture et agro-industrie*. Paris, L'Harmattan, 1996.

Shiva, V., *La vie n'est pas une marchandise*. Paris, ÉcoSociété, 2004.

Stern, D., *Le moment présent en psychothérapie. Un monde dans un grain de sable*. Paris, Odile Jacob, 2003.

Taminiaux, J., *La fille de Thrace et le penseur professionnel, Arendt et Heidegger*. Paris, Payot, 1994.

Winnicott, D.W., *Le concept d'individu sain*. Conférence présentée à la Royal Medico-Psychological Association, Londres, 1967.